

« Je ne peux pas imaginer ma vie sans »

Annie Ernaux, l'auteurice des « Années » sera à l'honneur à l'Intime Festival de Namur. Avant cet hommage, elle se livre sur l'écriture et ses combats. Le temps, le féminisme et la question sociale sont omniprésents.

ENTRETIEN

JOËLLE MESKENS
ENVOYÉE PERMANENTE À PARIS

Annie Ernaux ne sera malheureusement pas sur place à Namur. Mais l'Intime Festival lui rendra hommage, samedi matin (le 20 août), en projetant le film *Les Années Super 8* qu'elle vient de réaliser avec son fils David Ernaux-Briot. Ce long-métrage, présenté à la Quinzaine des réalisateurs au dernier Festival de Cannes, est le fruit du montage des bobines tournées par Philippe Ernaux, le mari de l'écrivaine, dans les années septante. On y voit l'intimité d'un cercle familial, des vacances au ski, des premiers voyages à l'étranger. Autant de séquences dont Annie Ernaux livre cinquante ans après, en voix off, une lecture aux multiples dimensions. Au-delà du cercle familial, c'est l'époque qui défile, avec ses espérances et ses utopies. Mais c'est aussi la genèse d'un écrivain qu'il nous est donné de voir. Car en livrant des passages de son journal intime en guise de contrepoint, Annie Ernaux raconte aussi ce qui ne se voit pas. Et c'est tout simplement bouleversant.

Comment est né ce projet des *Années Super 8* ?

Au départ, mon fils David voulait simplement montrer ces films à ses enfants. Il était présent sur les images, il se souvenait de certains lieux et bien sûr aussi de sa grand-mère et des autres personnages à l'écran, mais il était incapable de dater ces moments, sinon approximativement. C'était un projet uniquement familial. On avait fait une projection au milieu des années 2010, et naturellement, j'étais dans la position de commentatrice. Il m'avait proposé d'enregistrer les films et ce que j'en disais. Ça ne me disait pas grand-chose, à vrai dire, mais enfin, j'allais m'y plier (rires). Et puis mon fils est venu avec une autre proposition : en faire un documentaire. J'ai trouvé ça intéressant et ça me changeait de ce que j'avais pu faire jusqu'alors. Je savais ce que j'allais trouver dans ces films et je savais que le texte que j'allais produire se tiendrait à la jointure du familial et du collectif.

On retrouve dans le film cette articulation, constante chez vous, entre la dimension très intime et le récit presque sociologique...

Quand mon mari filme ces images, ce sont des moments dans lesquels l'his-

toire, la grande histoire, n'apparaît évidemment pas. C'est seulement le coup d'œil rétrospectif qui fait voir des choses qui n'apparaissent pas quand on avait le nez sur la caméra. Tous ces films, tournés entre 1972 et 1981, disent une époque. C'est pour cela que je voulais en faire quelque chose, avec la mémoire que j'ai de cette époque. On est au départ dans la France de Pompidou. Ensuite, on va passer à celle de Giscard puis celle de Mitterrand, qui représentait la première alternance avec l'avènement de la gauche au pouvoir...

Le film montre des vacances, des voyages, qui disent des choses de l'époque...

Oui, notamment, quand on voit ces images de l'Ardèche. Après 1968, beaucoup de gens se sont installés là-bas pour retrouver la nature, faire des fromages, etc. Nous, on s'y rend parce que ma belle-sœur y vit déjà depuis longtemps. Tout simplement parce qu'elle était lesbienne et qu'à l'époque, pas besoin de faire un dessin, c'était très difficile ! Et puis, il y a des choses qui font écho à ce qui se passe aujourd'hui. A la présidentielle de 1974, un candidat écologiste, René Dumont, nous montre déjà un verre d'eau en disant que cette ressource deviendra rare. Il finira à 1 %. On ne sait pas encore alors ce qui nous attend.

On sent aussi, dans votre commentaire, la force qui vous pousse à écrire...

Oui, j'apparais souvent à l'écran, mais ce qui me frappe, ce n'est pas du tout le changement physique, qui est évident et qui n'a pas d'incidence particulière. Ce qui me frappe, c'est de revoir ces moments qui étaient si importants pour moi. Ce sont des années où je vais me remettre à écrire, où j'écris en secret un livre qui va être très différent du premier. La perspective devient toute autre. C'est une perspective très autobiographique. Je commence, en 1972, presque en même temps que le film, le livre qui sera publié en 1974 et qui s'appelle *Les Armoires vides*. Mais personne ne sait alors que j'écris. Je le fais en secret. Et c'est un cheminement intérieur aussi. La publication du livre va changer beaucoup de choses et provoquer dans la famille, surtout auprès de mon mari, un choc important. À partir de ce moment-là, je suis une femme qui écrit, qui a écrit et qui veut continuer de le faire. Mais tout ça n'est pas sous-titré sur les images, bien sûr. C'est dans ma tête, et

c'est pour cela que je voulais le restituer.

Vous dites, « Filmer, c'est montrer ce qu'on ne pourra jamais voir deux fois ». On en revient à cette constante chez vous : figer le temps qui passe...

Oui, et c'est pour ça que je suis l'ordre chronologique des images parce que c'est le temps qui gouverne nos vies. Le passé ne revient jamais. Il est parfois sujet à toutes sortes de reconstitutions. Mais là, il ne s'agit pas de reconstitution, mais d'une volonté de faire parler les images. Cette fuite du temps était déjà la dimension essentielle de mon livre *Les Années*. Et c'est aussi elle qui est au cœur des *Années super 8*...

On sent dans le film cette envie irrécusable de devenir écrivain. La littérature est plus forte que tout ? Dans *Le Jeune Homme*, votre dernier livre paru, vous écrivez : « Si je ne les écris pas, les choses ne sont pas allées jusqu'au bout, elles ont été seulement vécues. »

C'est seulement après le bac, en Angleterre, quand je suis au pair et que je ne sais pas quoi faire de ma vie, que l'écriture devient une idée claire, un but dont je ne me suis jamais départie depuis. Après, les circonstances ont fait que j'ai vécu beaucoup de choses qui concernent la vie des femmes, un avortement, des grossesses pas forcément désirées au moment où elles surviennent. Tout ça parce que je suis née en 1940. Dix ans plus tard, cela aurait été beaucoup plus facile ! J'ai pris de plein fouet aussi la fin d'une condition des femmes déterminée par son utérus.

Mais on a presque l'impression que l'écriture est plus importante que la vie. Vous écrivez, dans *Le Jeune Homme* : « Souvent j'ai fait l'amour pour m'obliger à écrire »...

C'est quelque chose que je constate depuis mes vingt ans. C'est un peu indépendant de ma volonté. C'est idiot de dire ça, bien sûr (rires). L'écriture n'est pas plus importante que la vie. Mais elle accompagne ma vie dans un lien qui est vraiment étroit. Ce n'est tout simplement pas possible pour moi d'imaginer ma vie sans l'écriture.

L'Intime Festival rendra hommage à Annie Ernaux en projetant le film « Les Années Super 8 » qu'elle vient de réaliser avec son fils. © AFP



féminisme « L'hégémonie masculine imprègne encore tout »

JO. M.

Votre livre *L'Événement*, qui racontait votre propre IVG en 1963, a été adapté l'an dernier au cinéma par Audrey Diwan. Il est actuellement projeté aux États-Unis au moment où la Cour suprême est revenue sur l'arrêt Roe vs Wade, restreignant ainsi le droit à l'avortement. C'est un moment de régression pour le féminisme ?

En apparence seulement, je crois. Les femmes d'aujourd'hui ne peuvent plus imaginer ce que représentait un avortement à l'époque. C'est le mérite de ce film adapté de mon livre, qui montre la réalité de façon très forte. Mais je ne pense pas qu'on puisse revenir en arrière, en Europe ou en France. Même si le féminisme et la liberté des femmes avancent toujours par à-coups, avec des reflux.

À l'intérieur même de l'Europe, ces droits sont parfois remis en cause... Il ne faut jamais baisser la garde. Cela ne se passe pas sans réaction. Ces régressions vont souvent de pair avec la religion, considérée comme un dogme sans lequel il n'est pas possible de vivre. C'est ce que l'on voit en Pologne

L'idée qui reste très ancrée est d'associer la femme à la reproduction. Dès qu'elle passe de l'autre côté du pouvoir de transmission de la vie, ce n'est plus pareil

”

et aux États-Unis, avec les puissants mouvements évangélistes. Ce sont eux qui ont obtenu que l'arrêt Roe vs Wade soit abrogé.

Un an avant *L'Événement*, un autre de vos livres, *Passion simple*, qui évoque l'emprise obsessionnelle du désir, avait aussi été adapté au cinéma. Et puis vous publiez *Le Jeune Homme*, qui raconte une liaison avec un amant qui a trente ans de moins que vous. Le fait qu'une femme plus âgée puisse vivre une histoire d'amour avec un homme beaucoup plus jeune qu'elle, c'est au moins acquis aujourd'hui ?

Ça a toujours existé. Mais avant, c'était honteux, il fallait le cacher. Aujourd'hui, cela peut être plus accepté, plus visible. Mais si c'est accepté, il n'empêche que la femme ménopausée reste considérée comme un objet non désirable.

C'est ce qu'avait dit l'écrivain Yann Moix dans des propos très violemment perçus...

Camille Laurens a écrit un livre là-dessus (NDLR : *Celle que vous croyez*), qui a aussi été adapté au cinéma. Le fait pour une femme de vivre un

amour avec un homme beaucoup plus jeune, n'est toujours pas considéré comme l'inverse. C'est lié à l'idée qui reste très ancrée d'associer la femme à la reproduction. Dès qu'elle passe de l'autre côté du pouvoir de transmission de la vie, ce n'est plus pareil. On en revient à des choses très primaires, voire primitives. A la préhistoire, les femmes étaient des machines à reproduire. Si on suit l'anthropologue Françoise Héritier, la sujétion de la femme, le fait de la garder à la maison, de ne pas la partager, etc. ; tout cela vient du fait qu'on voulait la protéger parce qu'elle donnait naissance à des filles mais surtout à des garçons.

Depuis *La Femme gelée*, vous défendez déjà une autre idée du couple. Aujourd'hui, quels seraient les combats sur lesquels le féminisme devrait se concentrer ?

Ils sont déjà bien ancrés, notamment autour des questions du consentement nécessaire, du refus des violences conjugales et des violences de toutes sortes. Mais peut-être que là où il y a encore beaucoup à faire, c'est dans cette hégémonie masculine qui imprègne absolument tout, y compris la littérature. Quand on demande à un

homme de citer des ouvrages qui l'ont marqué, la plupart du temps, il ne cite pas de femmes. C'est un exemple. Il y en a mille, dans tous les domaines. Le pouvoir masculin se perpétue et se forge dans le premier lieu, qui est la famille. On n'élève pas encore les garçons comme les filles. Moi j'ai eu beaucoup de chance parce que j'étais à la fois fille unique et que ma mère était, comme on dit maintenant, une femme puissante. Je n'ai pas eu ce sentiment que les hommes dominaient. C'était même le contraire. J'avais toujours l'impression que c'étaient les femmes qui étaient supérieures aux hommes. Dans mon milieu, à l'inverse des hommes, elles ne se saoulaient pas, elles avaient toutes sortes d'occupation, elles prenaient soin de plein de choses.

Le mouvement #MeToo a été une révolution ?

Oui, je pense. Notamment par son côté mondial. Mais il y a encore des domaines où cela peine à bouger. En politique, notamment. Même s'il commence à y avoir des mises en cause d'hommes politiques...